

Texte 1 : extrait de Ronsard, ABREGÉ DE L'ART POETIQUE FRANÇOIS, 1565

Commentez le texte suivant (sous forme de commentaire composé ou linéaire)

Tu dois sçavoir sur toutes choses que les grands poëmes ne se commencent jamais par la première occasion du fait, ny ne sont tellement accomplis que le lecteur espris de plaisir n'y puisse encores desirer une plus longue fin ; mais les bons ouvriers le commencent par le milieu, et sçavent si bien joindre le commencement au milieu, et le milieu à la fin, que de telles pièces rapportées ils font un corps entier et parfait. Tu ne commenceras jamais le discours d'un grand poëme s'il n'est esloigné de la mémoire des hommes, et pource tu invoqueras la Muse, qui se souvient de tout, comme déesse, pour te chanter les choses dont les hommes ne se peuvent plus aucunement souvenir. Les autres petits poëmes veulent estre abruptement commencez, comme les Odes lyriques, à la composition desquels je te conseille premierement t'exerciter, te donnant de garde sur tout d'estre plus versificateur que poëte. Car la fable et fiction est le sujet des bons poëtes, qui ont esté depuis toute mémoire recommandez de la postérité ; et les vers sont seulement le but de l'ignorant versificateur, lequel pense avoir fait un grand chef-d'oeuvre quand il a composé beaucoup de carmes rymez, qui sentent tellement la prose que je suis esmerveillé comme nos François daignent imprimer telles drogueries, à la confusion des autheurs, et de nostre nation. Je te dirois icy particulièrement les propres sujets d'un chacun poëme, si tu n'avois desja veu l'Art Poétique d'Horace et d'Arisrote, ausquels je te cognois assez mediocrement versé. Je te veux advenir de fuir les epithetes naturels qui ne servent de rien à la sentence de ce que tu veux dire, comme "la rivière courante, la verde ramée." Tes epithetes seront recherchez pour signifier, et non pour remplir ton carme, ou pour estre oiseux en ton vers ; exemple : "le ciel vouté encerne tout le monde." J'ay dit voûté, et non ardent, clair, ny haut, ny azuré, d'autant qu'une voute est propre pour embrasser et encerner quelque chose. Tu pourras bien dire: "le bateau va dessur l'onde coulante" pource que le cours de l'eau fait couler le bateau. Les Romains ont esté tres-curieux observateurs de ceste reigle, et entre les autres Virgile et Horace. Les Grecs, comme en toutes choses appartenantes aux vers, y ont esté plus libres, et n'y ont avisé de si près. Tu fuiras aussi la maniere de composer des Italiens, en ta langue, qui mettent ordinairement quatre ou cinq epithetes les uns après les autres en un mesme vers, comme "aima, bella, angelica e fortunata donna." Tu vois que tels epithetes sont plus pour ampouller et farder les vers que pour besoin qu'il en soit. Bref, tu te contenteras d'un epithete, ou pour le moins de deux, si ce n'est quelquefois par gaillardise qu'en mettras cinq ou six ; mais si tu m'en crois, cela t'adviendra le plus rarement que tu pourras. [...]

Texte 3 : Valéry, Variété IV, Remerciements à l'Académie Française Commentez ce texte de Paul Valéry (extrait du « Remerciement à l'Académie française » (23 juin 1927), Variété IV (Gallimard, 1938)), en répondant, au besoin, au questionnaire.

Le romantisme avait déjà fortement remué le monde intellectuel ; mais les insurgés romantiques s'appareillaient aux mouvements de violence politique du dix-neuvième siècle ; ils empruntaient dans leur allure et dans leur langage quelque chose de la chaleur et de la fureur dramatique de nos révolutions. On revendiquait alors une liberté totale pour les formes de l'art et ses expressions.

Mais les jeunes gens que j'ai connus, ou du moins ceux d'entre eux qui avaient dans l'âme de quoi oser et approfondir, ressentaient plutôt cette ardeur expérimentale, cette volonté d'innovations réfléchies, de combinaisons et de solutions audacieuses qui ont fait notre science et notre technique si grandes et si étonnantes que les créations imaginaires pâlissent auprès des leurs et, envieuses des prodiges positifs, s'en inspirent de plus en plus.

Il fallait bien que les expériences les plus hardies fussent tentées et que ce qui demeurait de traditionnel ou de conventionnel dans les arts fût soumis à des épreuves impitoyables. On s'inquiéta, parmi nous, de restituer les lois naturelles de la musique poétique, d'isoler la poésie même de tous les éléments étrangers à son essence, de se faire une idée plus précise des moyens et des possibilités de l'art par une étude et une méditation nouvelles du vocabulaire, de la syntaxe, de la prosodie et des figures. Les uns poursuivant cette analyse, les autres se confiant à leur sensibilité dont ils développaient les expressions à l'infini, ils composaient ensemble le mouvement littéraire le plus tourmenté de philosophie, le plus curieux de science, le plus raisonnable, et cependant le plus possédé de la passion mystique de la connaissance et de la beauté que l'histoire de nos lettres ait enregistré. Il était inévitable que des recherches si spéciales et généralement si téméraires fussent souvent parentes d'ouvrages difficiles ou déconcertants.

C'est alors que se produisit le phénomène très remarquable d'une division profonde dans le peuple cultivé. Entre les amateurs d'une beauté qui n'offre pas de résistance et les amants de celle qui exige d'être conquise, entre ceux qui tenaient la littérature pour un art d'agrément immédiat, et ceux qui poursuivaient sur toute chose une expression exquise et extrême de leur âme du monde, obtenue à tout prix, il se creusa une sorte d'abîme, mais abîme traversé dans les deux sens de quolibets et de risées, qui sont des signaux que tous entendent. On s'élevait contre l'idée d'une poésie essentiellement réservée. On traitait les initiés d'initiés, et ils ne refusaient point cette épithète.

Les uns avaient oublié, les autres pouvaient répondre qu'à l'origine de toutes les fermentations humaines, à la naissance de toutes les écoles, et même des plus grandes religions, il y

a toujours de très petites coteries, d'imperceptibles groupes longtemps fermés, longtemps impénétrables ; bafoués, fiers de l'être, et avares de leurs clartés séparées. Au sein de ces très secrètes sociétés, germe et se concentre la vie des très jeunes idées et de passe le temps de leur première fragilité. L'amitié, la sympathie, la communauté des sentiments, l'échange immédiat des espoirs et des découvertes, la résonance des sentiments analogues qui se renforcent par leur reconnaissance réciproque, et jusqu'à l'admiration mutuelle, sont des conditions précieuses, et peut-être essentielles, de renouvellement intellectuel. Ces petites églises où les esprits s'échauffent, ces enceintes où le ton monte, où les valeurs s'exagèrent, sont de véritables laboratoires pour les lettres. Il n'y a point de doute, Messieurs, que le public, dans son ensemble, n'ait droit aux produits réguliers et éprouvés de l'industrie littéraire, mais l'avancement de l'industrie exige de nombreuses tentatives, d'audacieuses hypothèses, des imprudences même ; et les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, les degrés d'enthousiasme sans quoi les sciences ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu.

Tels étaient nos cénacles il y a quelque quarante ans.

Questionnaire

- 1) Indiquez le cheminement argumentatif du texte en soulignant tous les aspects de sa logique.
- 2) Commentez le style du texte, en vous appuyant sur tous les éléments linguistiques qui le constituent (lexique, syntaxe, figures, etc.). Déduisez-en les effets de sens en le rattachant notamment à la situation d'énonciation.
- 3) Situez la pensée de Paul Valéry par rapport au champ critique et théorique antérieur, contemporain et ultérieur. Soulignez notamment ses préjugés et ses a priori.
- 4) Interrogez-vous sur les idées de la littérature et des mouvements littéraires qui sont développées ici. Explicitez-en les sous-entendus et dites en quoi elles correspondent ou non à votre expérience de lecteur.

Texte 4 : du Bellay *Commentez le texte suivant (sous forme de commentaire composé ou linéaire)*

Livre II, Chapitre IV. Quels genres de poèmes doit élire le poète français

Lis donc, et relis premièrement, ô poète futur, feuillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecs et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux jeux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen : comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries, qui corrompent le goût de notre langue et ne servent sinon à porter témoignage de notre ignorance. Jettetoï à ces plaisants épigrammes, non point comme font aujourd’hui un tas de faiseurs de contes nouveaux, qui en un dizain sont contents n’avoient rien dit qui vaille aux neuf premiers vers, pourvu qu’au dixième il y ait le petit mot pour rire : mais à l’imitation d’un Martial, ou de quelque autre bien approuvé, si la lascivité ne te plaît, mêle le profitable avec le doux. Distille, avec un style coulant et non scabreux, ces pitoyables élégies, à l’exemple d’un Ovide, d’un Tibulle et d’un Properce, y entremêlant quelquefois de ces fables anciennes, non petit ornement de poésie. Chante-moi ces odes, inconnues encore de la Muse française, d’un luth bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu’il n’y ait vers où n’apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition. Et quant à ce, te fourniront de matière les louanges des dieux et des hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la sollicitude des jeunes hommes, comme l’amour, les vins libres, et toute bonne chère. Sur toutes choses, prends garde que ce genre de poème soit éloigné du vulgaire, enrichi et illustré de mots propres et épithètes non oiseuses, orné de graves sentences, et varié de toutes manières de couleurs et ornements poétiques : non comme un « Laissez la verte couleur, Amour avecques Psyché, O combien est heureuse », et autres tels ouvrages, mieux dignes d’être nommés chansons vulgaires, qu’odes ou vers lyriques. Quant aux épîtres, ce n’est un poème qui puisse enrichir grandement notre vulgaire, pour ce qu’elles sont volontiers de choses familières et domestiques, si tu ne les voulais faire à l’imitation d’élégies, comme Ovide, ou sentencieuses et graves, comme Horace. Autant te dis-je des satires, que les Français, je ne sais comment, ont appelées coq-à-l’âne, en lesquels je te conseille aussi peu t’exercer comme je te veux être aliéné de mal dire : si tu ne voulais, à l’exemple des anciens, en vers héroïques (c’est-à-dire de dix à douze, et non seulement de huit à neuf) sous le nom de satire, et non de cette inepte appellation de coq-à-l’âne, taxer modestement les vices de ton temps, et pardonner au nom des personnes vicieuses. Tu as pour ceci Horace, qui, selon Quintilien, tient le premier lieu entre les satiriques. Sonne-moi ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne, conforme de nom à l’ode, et différente d’elle seulement, pour ce que le sonnet a certains vers réglés et limités et l’ode peut courir par toutes manières de vers librement, voire en inventer à plaisir à l’exemple d’Horace, qui a chanté en dix-neuf sortes de vers, comme disent les grammairiens. Pour le sonnet donc tu as Pétrarque et quelques modernes italiens. Chante-moi d’une musette bien résonnante et d’une flûte bien jointe ces plaisantes églogues rustiques, à l’exemple de Théocrite et de Virgile ; marines, à l’exemple de Sennazar, gentilhomme néapolitain. Que plût aux Muses, qu’en toutes les espèces de poésies que j’ai nommées nous eussions beaucoup de telles imitations, qu’est cette églogue sur la naissance du fils de monseigneur le Dauphin, à mon gré un des meilleurs petits ouvrages que fit onc Marot. Adopte-moi aussi en la famille française, ces coulants et mignards hendécasyllabes à l’exemple d’un Catulle, d’un Pontan et d’un Second, ce que tu pourras faire, sinon en quantité, pour le moins en nombre de syllabes. Quant aux comédies et tragédies, si les rois et les républiques les voulaient restituer en leur ancienne dignité, qu’ont usurpée les farces et moralités, je serais bien d’opinion que tu t’y employasses, et si tu le veux faire pour l’ornement de ta langue, tu sais où tu en dois trouver les archétypes.

Texte 5 : Marivaux, Le Cabinet du Philosophe (1734), Sixième feuille, « Du Style »

En vous appuyant sur cet extrait de Marivaux, et à l'aide d'exemples précis, vous répondrez aux questions suivantes :

Quelles sont les différentes oppositions que le texte met en place?

Que penser du vocabulaire de la sensation dans le texte?

Quelle place ce texte peut-il avoir dans une « histoire du style »?

J'entends quelquefois parler de style, et je ne comprends rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez souvent des gens d'esprit vous dire : le style de cet auteur est noble, le style de celui-ci est affecté, ou bien obscur, ou plat, ou singulier.

Enfin c'est toujours du style dont on parle, et jamais de l'esprit de celui qui a ce style. Il semble que dans ce monde il ne soit question que de mots, point de pensées.

Cependant ce n'est point dans les mots qu'un auteur qui sait bien sa langue a tort ou raison.

Si les pensées me font plaisir, je ne songe point à le louer de ce qu'il a été choisir les mots qui pouvaient les exprimer.

C'est un homme, qui, comme je l'ai déjà dit, sait bien sa langue, qui sait que ces mots ont été institués pour être les expressions propres, et les signes des idées qu'il a eues ; il n'y avait que ces mots-là qui pussent faire entendre ce qu'il a pensé, et il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; et encore une fois, je ne songe point à lui en tenir compte : ce n'est pas là ce qui fait son mérite, et c'est d'avoir bien pensé que je le loue ; car pour les expressions de ses idées, il ne pouvait pas faire autrement que de les prendre, puisqu'il n'y avait que celles-là qui pussent communiquer ses pensées. Cet homme-là au contraire pense mal, ou faiblement, ou sans justesse ; tout ce qu'il pense est outré ; ce que je ne connais que par les mots dont il s'est servi pour me communiquer ses pensées. Dirai-je qu'il a un mauvais style? m'en prendrai-je à ses mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet homme, qui sait bien sa langue, a dû se servir des mots qu'il a pris, parce qu'ils étaient les seuls signes des pensées qu'il a eues.

En un mot, il a fort bien exprimé ce qu'il a pensé ; son style est ce qu'il doit être, il ne pouvait pas en avoir un autre ; et tout son tort est d'avoir eu des pensées, ou basses, ou plates, ou forcées, qui ont exigé nécessairement qu'il se servît de tels et tels mots qui ne sont ni bas, ni plats, ni forcés en eux-mêmes, et qui entre les mains d'un homme qui aura plus d'esprit, pourront servir une autre fois à exprimer de très fines ou de très fortes pensées. Ce que je dis là est incontestable : il faut seulement un peu raisonner pour le sentir ; mais on ne se met au fait de rien, à moins qu'on ne raisonne.

[...]

Si Montaigne avait vécu de nos jours, que de critiques n'eût-on pas fait de son style! car il ne parlait ni français, ni allemand, ni breton, ni suisse. Il pensait, il s'exprimait au gré d'une âme singulière et fine. Montaigne est mort, on lui rend justice; c'est cette singularité d'esprit, et conséquemment de style, qui fait aujourd'hui son mérite.

La Bruyère est plein de singularité ; aussi a-t-il pensé sur l'âme, matière pleine de choses singulières.

Combien Pascal n'a-t-il pas d'expressions de génie?

Qu'on me trouve un auteur célèbre qui ait approfondi l'âme, et qui dans les peintures qu'il fait de nous et de nos passions, n'ait pas le style un peu singulier?

Texte 6 : Madame de Staël (De la littérature, II, 2)

Commentez le texte suivant (sous forme de commentaire composé ou linéaire)

L'on s'est persuadé pendant quelque temps, en France, qu'il fallait faire aussi une révolution dans les lettres, et donner aux règles du goût, en tout genre, la plus grande latitude. Rien n'est plus contraire aux progrès de la littérature, à ces progrès qui servent si efficacement à la propagation des lumières philosophiques, et par conséquent au maintien de la liberté. Rien n'est plus funeste à l'amélioration des mœurs, l'un des premiers buts que les institutions républicaines doivent se proposer. Les délicatesses exagérées de quelques sociétés de l'ancien régime n'ont aucun rapport sans doute avec les vrais principes du goût, toujours conformes à la raison ; mais l'on pouvait bannir quelques lois de convention, sans renverser les barrières qui tracent la route du génie, et conservent, dans les discours comme dans les écrits, la convenance et la dignité.

Le seul motif que l'on allègue pour changer entièrement le ton et les formes qui maintiennent les égards et servent à la considération, c'est le despotisme que les classes aristocratiques de la monarchie exerçaient sur le goût et sur les manières. Il est donc utile de caractériser les défauts qu'on peut reprocher à quelques prétentions, à quelques plaisanteries, à quelques exigences des sociétés de l'ancien régime, afin de montrer ensuite avec d'autant plus de force, quels ont été les détestables effets, littéraires et politiques, de l'audace sans mesure, de la gaieté sans grâce, et de la vulgarité avilissante qu'on a voulu introduire dans quelques époques de la révolution. De l'opposition de ces deux extrêmes, les idées factices de la monarchie et les systèmes grossiers de quelques hommes pendant la révolution, résultent nécessairement des réflexions justes sur la simplicité noble qui doit caractériser, dans la république, les discours, les écrits et les manières.

La nation française était, à quelques égards, trop civilisée ; ses institutions, ses habitudes sociales avaient pris la place des affections naturelles. Dans les républiques anciennes, et surtout à Lacédémone, les lois s'emparaient du caractère individuel de chaque citoyen, les formaient tous sur le même modèle, et les sentiments politiques absorbaient tout autre sentiment. Ce que Lycurgue avait produit par ses lois en faveur de l'esprit républicain, la monarchie française l'avait opéré par l'empire de ses préjugés en faveur de la vanité des rangs.

Cette vanité occupait seule presque toutes les classes : l'homme ne vivait que pour faire effet autour de lui, pour obtenir une supériorité de convention sur son concurrent immédiat, pour exciter l'envie qu'il ressentait à son tour. D'individus en individus, de classe en classe, la vanité souffrante n'était en repos que sur le trône ; dans toute autre situation, depuis les plus élevées jusqu'aux dernières, on passait sa vie à se comparer avec ses égaux ou ses supérieurs ; et loin de prendre en soi le sentiment de sa propre valeur, on cherchait dans les regards des autres l'idée qu'ils se faisaient de l'importance qu'on avait acquise parmi ses pareils .

Cette contention d'esprit sur des intérêts frivoles en tout, excepté par l'influence qu'ils exerçaient sur le bonheur, ce besoin de réussir, cette crainte de déplaire, altéraient, exagéraient souvent les vrais principes du goût naturel : il y avait le goût de tel jour, celui de telle classe, enfin celui qui devait naître de l'esprit général créé par de semblables rapports. Il existait des sociétés qui pouvaient, par des allusions à leurs habitudes, à leurs intérêts, même à leurs caprices, ennobrir des tours familiers, ou proscrire des beautés simples. En se montrant étranger à ces mœurs de sociétés, on se classait comme inférieur ; et l'infériorité du rang est de mauvais goût dans un pays où il existe des rangs. Le peuple se moque du peuple tant qu'il n'a point reçu l'éducation de la liberté, et l'on n'aurait fait que se rendre ridicule en France si, même avec des idées fortes, on eût voulu s'affranchir du ton qui était dicté par l'ascendant de la première classe.

Ce despotisme d'opinion, en s'étendant trop loin, pouvait nuire enfin au véritable talent. Chaque jour on mettait plus de subtilité dans les règles de la politesse et du goût ; on s'éloignait toujours plus dans les mœurs des impressions de la nature. L'aisance des manières existait sans l'abandon des sentiments, la politesse classait au lieu de réunir ; et tout le naturel, toute la simplicité nécessaire à la perfection de la grâce, n'empêchait pas de veiller avec une attention constante ou avec une distraction feinte sur le maintien des moindres signes de toutes les distinctions sociales.

Texte 2 : Boileau, Epitre IX (v. 43-104)

Commentez le texte suivant (sous forme de commentaire composé ou linéaire)

Rien n'est beau que le vrai: le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable:
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure:
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend;
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Monstre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,

Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi:
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis était né doux, commode, agréable;
On vantait en tous lieux son ignorance aimable;
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
Des auteurs décriés il prend en main la cause;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité:
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.

Sujet de dissertation- Rimbaud

Dans le texte intitulé « Poésie » qui paraît dans Le Journal littéraire en 1924, Pierre Reverdy déclare: « La poésie n'est pas un simple jeu de l'esprit. Ce n'est pas pour se distraire ou pour distraire un public quelconque que le poète écrit. Ce qui l'inquiète, c'est son âme et les rapports qui la relient, malgré tous les obstacles, au monde sensible et extérieur. »

Dans quelle mesure pensez-vous que ces propos s'appliquent à la démarche poétique de Rimbaud ?

Dissertation – Desnos

James Sacré (« Une boulange de lyrisme critique » in Le Nouveau Recueil, Champ Vallon) définit le lyrisme comme « le bruit du poème : tout un ensemble hétéroclite d'éléments (bien mal saisissables, malgré le bel acharnement des critiques à vouloir les définir et les comprendre en des agencements toujours à la fin vainement construits). Un bruit, semble-t-il, où l'ordre et le désordre se relancent l'un l'autre en des réseaux de rythmes, à tous les niveaux du langage ; dans de multiples rapports avec le monde et soi-même, où brillent et s'effacent, tour à tour, des effets de sens, des illusions de plaisir et des inconvénients, en une surprenante figure de vie et de mots semblable à cette autre banale figure que nous sommes, pétrie de mort et de vie ».

Vous vous demanderez dans quelle mesure ces propos sont applicables à Corps et biens de Robert Desnos.

Sujet 2 : dissertation sur la poésie

« Solidaire du grand arbre vivant, rien ne répugne autant au vrai poète que la stagnation, le figement, la sclérose qui barre la libre circulation du devenir./ Ordonner, nommer, maîtriser certes ! ... mais au lit du mouvement, mais de façon qu'y soit réservé libre cours à l'énergie. »

Vous interrogerez cette réflexion de Lorand Gaspar (« Qui fut cet homme et quelle sa demeure... », in Europe, novembre-décembre 1995, n° 7

Dissertation- Musset

En 1829, Vigny imaginait la venue d'un théâtre nouveau dont il traçait ainsi les grandes lignes : « Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps et y fera mouvoir des existences entières ; il créera l'homme, non comme espèce, mais comme individu, seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leur cœur ces germes de passions par où se préparent les grands événements ; puis, lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des noeuds inextricables et multipliés. Alors, bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'il manque d'air et d'espace ; car l'art sera tout semblable à la vie, et dans la vie une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de coeurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. »

Pensez-vous que Lorenzaccio ait réalisé ce programme ?

Sujet 1 : dissertation sur le théâtre

Selon Ionesco, « l'histoire a une multiplicité de directions. Les inquiétudes de l'époque, nous les portons avec nous, tout naturellement. L'artiste doit les laisser s'exprimer avec une liberté toute naturelle : dans leurs contradictions vivantes, elles nous révéleront une vérité complexe, étonnante, beaucoup plus instructive que n'importe quelle leçon. La leçon du théâtre est au-delà des leçons. »

Pensez-vous que de tels propos rendent compte des œuvres au programme ?

2. Explication de texte linéaire :

De la Fleur d'amour et des oiseaux migrants (in Corps et biens de Robert Desnos)

Commentaire composé :

Ode à Coco, les cinq dernières strophes (de « Tabac pour la concierge et coco pour la grue ! » à la fin), in Corps et biens de Robert Desnos.

Commentaire composé

Vous ferez le commentaire composé du poème de Rimbaud « Les Assis » (Poésies).

Explication de texte linéaire

Vous rédigerez une explication linéaire du poème de Rimbaud « Les Ponts » (Illuminations).